

# De l'histoire des idées à l'histoire intellectuelle

*François Dosse*

Comme on le sait, l'histoire des idées n'a pas bonne presse en France. Par contre, elle est pratiquée à visage découvert hors de France où être historien des idées n'implique d'ailleurs pas l'indignité nationale. Plusieurs raisons contribuent à cette exceptionnalité française: d'une part la place importante qu'occupe la formation proprement philosophique dans la formation de tout le public scolarisé qui a stabilisé un territoire du philosophe campé sur un corpus et son histoire. Par ailleurs, le type de développement qu'ont connu en France les sciences sociales et le succès sans partage de l'histoire des mentalités dans les années 70 n'ont pas permis l'émergence de ce champ spécifique d'investigation que serait une histoire des idées ou une histoire intellectuelle spécifique, si ce n'est de manière marginale dans le domaine de l'histoire littéraire, notamment sous l'impulsion de Jean Ehrard<sup>1</sup> qui a rêvé et œuvré pour la création d'un enseignement d'histoire des idées.

## Une tradition dominée qui n'ose dire son nom

A l'articulation de l'histoire et de la philosophie, deux conceptions s'opposent en 1951 à l'occasion d'une élection au Collège de France. On assiste en effet à un duel entre Alexandre Koyré qui rapproche sa démarche de celle de l'école des *Annales*, et se réfère notamment à Lucien Febvre pour bâtir son projet d'enseignement qui revient à mettre l'accent sur le lien entre l'histoire des sciences et l'histoire des mentalités, en utilisant, entre autres, la notion d'outillage mental de Lucien Febvre: "Dans l'histoire de la pensée scientifique, telle que je l'entends et m'efforce de la pratiquer...: il est

1. EHRARD, Jean. Histoire des idées et Histoire littéraire. *Problèmes et méthodes de l'histoire littéraire*, colloque 18 novembre 1972, Paris: Armand Colin, 1974. p. 68-80.

essentiel de replacer les œuvres étudiées dans leur milieu intellectuel et spirituel, de les interpréter en fonction des habitudes mentales, des préférences et des aversions de leurs auteurs.”<sup>2</sup> Spécialiste de l’histoire de la pensée scientifique, Koyré entend resituer celle-ci dans son terreau intellectuel et spirituel, ainsi que dans le cheminement de son activité créatrice: “On doit, enfin étudier les erreurs et les échecs avec autant de soins que les réussites.”<sup>3</sup> Alexandre Koyré n’obtiendra pas la chaire à pourvoir sur laquelle sera élu son concurrent Martial Guérout.

Le projet de Guérout est d’éviter une absorption de l’histoire philosophique par la psychologie, la sociologie ou l’épistémologie en leur opposant une démarche à la fois historienne et négatrice de la temporalité. Il espère en effet accéder, grâce à une démarche historienne à “la présence d’une certaine substance réelle dans chaque philosophie... C’est cet essentiel (la philosophie elle-même) qui, rendant les systèmes dignes d’une histoire, les soustrait au temps historique.”<sup>4</sup> Il entend ainsi saisir la cohérence interne de la singularité d’une œuvre et d’un auteur selon une démarche et même une discipline qu’il suggère d’appeler la dianoématique définie par sa positivité en tant qu’essayant de rendre compte de faits attestés et par son caractère transcendantal par sa manière de se poser la question des conditions de possibilité de l’expérience philosophique: “L’objectif philosophique appliqué aux objets d’histoire de la philosophie,... c’est une façon d’envisager la matière de cette histoire, c’est à dire les systèmes comme des objets ayant en eux-mêmes une valeur, une réalité qui n’appartienne qu’à eux et s’explique par eux seuls.”<sup>5</sup> Les systèmes philosophiques sont alors soumis à l’épreuve du temps historique qui tranche entre leur solidité interne ou leur inconsistance. Le succès de la voie structurale définie par Martial Guérout en 1951 est le prélude au succès triomphal du structuralisme dans les années 60.<sup>6</sup> Sa démarche historienne se veut donc négatrice de la temporalité, de la diachronie, de la recherche des filiations, de la genèse des systèmes. On retrouve avec lui un des éléments caractéristiques du paradigme structuraliste, l’attention portée essentiellement à la synchronie, même si dans le cas de Martial Guérout cette orientation ne doit rien à Saussure. Guérout justifie ainsi l’intérêt des monographies car la structure à laquelle il accède est celle, singulière, d’un auteur, d’une oeuvre saisie dans sa cohérence interne. Il renonce à y repérer une structure des structures, mais s’attache à “rechercher comment chaque doctrine se constitue à travers et au moyen des intrications de ses structures architectoniques.”<sup>7</sup> Les systèmes philosophiques sont pour lui des essences intemporelles dont la grandeur tient à la solidité de leur structure: “A la notion de système faux, il

●  
DOSSE, François.  
De l’histoire des idées à  
l’histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

2. KOYRÉ, Alexandre. *De la mystique à la science*. Paris: EHESS, 1986. p. 129.

3. *Ibid.*, p. 130.

4. GUÉROULT, Martial. *Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, 4 décembre 1951, p. 16-17.

5. GUÉROULT, Martial. *Dianoématique. Philosophie de l’histoire de la philosophie*. Paris: Aubier, 1979. p. 243.

6. Voir DOSSE, François. *Histoire du structuralisme*. Paris: La Découverte, 1999. t. 1; rééd. Coll. *Biblio-Essais*, Hachette, 1995.

7. GUÉROULT, op. cit., 1951, p. 34.

●  
 DOSSE, François.  
 De l'histoire des idées à  
 l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
 v. 24, n. 2, p. 13-28,  
 2003.

faut donc substituer celle de système inconsistant, qui n'a pas une réalité ni une tension interne suffisantes pour vivre, résister à la puissante poussée de l'histoire, et, loin d'être engloutie par elle, pouvoir s'incorporer au contraire à elle de façon définitive.<sup>8</sup> Prendre une oeuvre de philosophie en tant que telle, dans sa singularité et la couper fictivement de ses racines, de son aspect polémique, pour en mieux décrire la cohérence interne, l'enchaînement des concepts, repérer ses lacunes et contradictions, telle est la méthode que Guérout va appliquer à Fichte, Descartes, Spinoza. En même temps, c'est le temps historique qui tranche au moyen d'une sélection qui ne préserve que les œuvres assez consistantes.

Un des héritiers de ce programme défini par Guérout est Michel Foucault, élu plus tard, en 1970, lui aussi au Collège de France. La posture foucauldienne vis-à-vis de l'histoire des idées est ouvertement polémique. Il entend combattre la traditionnelle histoire des idées conçue comme un simple jeu factice d'influences: "Sans doute, faudra-t'il – ce sera notre tâche – nous libérer de ces limites qui rappellent encore fâcheusement les traditionnelles histoires des idées"<sup>9</sup> écrit-il en 1966 et il précise l'année suivante: "Dans ce qu'on appelle l'*histoire des idées*, on décrit en général le changement en se donnant deux facilités: 1) On utilise des concepts qui me paraissent un peu magiques, comme l'influence, la crise, la prise de conscience, l'intérêt porté à un problème, etc. Tous utilitaires, ils ne me paraissent pas opératoires. 2) Lorsqu'on rencontre une difficulté, on passe du niveau d'analyse qui est celui des énoncés eux-mêmes à un autre, qui lui est extérieur. Ainsi, devant un changement, une contradiction, une incohérence, on recourt à une explication par les conditions sociales, la mentalité, la vision du monde, etc. J'ai voulu, par jeu méthodique, essayer de m'en passer et me suis par conséquent efforcé de décrire des énoncés, des groupes entiers d'énoncés, en faisant apparaître les relations d'implication, d'opposition, d'exclusion qui pouvaient les relier."<sup>10</sup>

Foucault entend donc se démarquer radicalement de l'histoire des idées pour faire prévaloir une démarche structurale d'archéologie du savoir. Or, comme le montre avec pertinence François Azouvi,<sup>11</sup> il y a plus d'une analogie entre ce que l'on appelle l'histoire des idées et le programme défini par Foucault dans *L'archéologie du savoir*. Foucault définit l'histoire des idées aux frontières mal dessinées et à l'objet incertain à partir de deux caractéristiques majeures: "D'une part, elle raconte l'histoire des à-côtés et des marges. Non point l'histoire des sciences, mais celle de ses connaissances imparfaites, mal fondées, qui n'ont jamais pu atteindre tout au long d'une vie obstinée la forme de la scientificité... Histoire non de la littéra-

8. GUÉROULT, Martial. *Dianoématique*, op. cit., 1979, p. 154.

9. FOUCAULT, Michel. Une histoire restée muette, *La Quinzaine littéraire*, n. 8, 1-15 juillet 1966; repris dans *Dits et écrits. 1954-1969*, Paris: Gallimard. t. 1, p. 548.

10. FOUCAULT, Michel. Sur les façons d'écrire l'histoire. Entretien avec Raymond Bellour, *Les Lettres françaises*, n. 1187, 15-21 juin 1967, p. 6-9; repris dans *Dits et écrits*, Ibid., p. 588.

11. AZOUVI, François. Pour une histoire philosophique des idées. *Le Débat*, n. 72, Paris, novembre-décembre 1992. p. 17-28.

ture mais de cette rumeur latérale, de cette écriture quotidienne et si vite effacée qui n'acquiert jamais le statut de l'œuvre ou s'en trouve aussitôt déçue... L'histoire des idées s'adresse à toute cette insidieuse pensée, à tout ce jeu de représentations qui courent anonymement entre les hommes."<sup>12</sup> D'autre part, "l'histoire des idées se donne pour tâche de traverser les disciplines existantes, de les traiter et de les réinterpréter. Elle constitue alors, plutôt qu'un domaine marginal, un style d'analyse, une mise en perspective (...) elle montre comment des problèmes, des notions, des thèmes peuvent émigrer du champ philosophique où ils ont été formulés vers des discours scientifiques ou politiques; elle met en rapport des œuvres avec des institutions, des habitudes ou des comportements sociaux, des techniques, des besoins et des pratiques muettes... Elle devient alors la discipline des interférences, la description des cercles concentriques qui entourent les œuvres, les soulignent, les relient entre elles et les insèrent dans tout ce qui n'est pas elles."<sup>13</sup> Foucault place son projet d'archéologie aux antipodes de cette histoire des idées transformée en repoussoir: "La description archéologique est précisément abandon de l'histoire des idées, refus systématique de ses postulats et de ses procédures, tentative de faire une tout autre histoire de ce que les hommes ont dit."<sup>14</sup> Or, lorsque l'on suit la démarche archéologique telle que l'entend Foucault, on ne peut qu'être frappé par la similitude avec ce qu'il stigmatise comme épouvantail. Il se donne en effet pour objet d'étudier et de décrire les formations discursives en ce qu'elles débordent des cadres disciplinaires des sciences constituées, comme il l'a fait pour la psychiatrie, en examinant en quoi ces savoirs ont investi des textes de divers registres comme les textes juridico-politiques, les expressions littéraires ou encore les réflexions philosophiques. Son archéologie investit donc "l'interstice des discours scientifiques."<sup>15</sup> On ne saisit donc pas vraiment la différence entre ces notions d'interstice, d'entourer, de "régions d'interpositivité" qui définissent le projet archéologique et celles de "marges" et "d'à-côté" qui relèvent de l'histoire des idées. L'indifférenciation est telle que l'on peut se demander avec François Azouvi si "l'archéologie du savoir, née dans le giron de l'histoire des sciences et avec la bénédiction de ses plus illustres représentants, était une histoire qui n'osait pas dire son nom."<sup>16</sup>

Dans la discipline historique, l'histoire des idées compte un devancier en la personne de Jean Touchard qui a su resituer les idées politiques dans un contexte culturel plus large et dont les analyses sur "l'esprit des années 30" ont beaucoup apporté sur la complexité de cette période de crise. Il a su ouvrir la science politique aux sciences humaines et à la littérature selon une méthode qu'il qualifiait de

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

12. FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard, 1969. p. 179.

13. *Ibid.*, p. 180.

14. *Ibid.*, p. 181.

15. *Ibid.*, p. 255.

16. AZOUVI, op.cit., p. 20.

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

“méthode des infusoires”, interrogeant le sens d’éléments hétérogènes par leur place au sein d’une même structure, faisant apparaître des “fonds communs” signifians. Par ses travaux personnels de recherche, il aura fait prévaloir une dimension essentielle de l’histoire des idées qui est celle de la diffusion de celles-ci, de leur réception grâce à la multiplication des études sur leurs supports, leurs milieux, leurs publics.<sup>17</sup> De son côté, Alphonse Dupront mettait déjà l’accent dès 1961 sur le déplacement nécessaire vers la réception et les usages des œuvres dans sa critique de l’histoire traditionnelle des idées: “L’histoire des idées, au demeurant mal distincte et capable de recevoir, un peu comme un fourre-tout généreux, tout ce dont l’histoire traditionnelle s’occupait si peu, incline trop vers l’intellectualité pure, la vie abstraite de l’idée, isolée souvent outre mesure des milieux sociaux où elle s’enracine et qui diversement l’expriment... Ce qui importe, autant que l’idée et peut-être plus, c’est l’incarnation de l’idée, ses significations, l’usage que l’on en fait.”<sup>18</sup> Cela renvoie à cette notion d’entretissage par laquelle Starobinski définit l’histoire des idées ou encore aux thèses bien connues aujourd’hui d’Hans Robert Jauss sur l’esthétique de la réception.

Le projet de Jauss, qui remonte aux années soixante, est de dépasser l’alternative entre une approche purement structurale et une approche historique en ouvrant un espace médian, l’entrelacs de la réception des œuvres conçue comme appropriation active qui en modifie jusqu’au temps présent le sens en fonction des changements dans les horizons d’attente des lecteurs. Or, ce qui est valide dans le domaine de l’histoire de la littérature l’est aussi pour Jauss au plan de l’histoire des idées: “La pratique esthétique, dans ses conduites de reproduction, de réception, de communication, suit un chemin diagonal entre la haute crête et la banalité quotidienne: de ce fait, une théorie et une histoire de l’expérience esthétique pourraient servir à surmonter ce qu’ont d’unilatéral l’approche uniquement esthétique et l’approche uniquement sociologique de l’art.”<sup>19</sup> L’esthétique de la réception ne se présente pas comme une discipline à part, autonome avec son axiomatique singulière. Elle n’est qu’une réflexion méthodologique partielle non exclusive d’articulation avec d’autres approches, d’autant que Jauss postule son incomplétude. De son usage, il résulte une problématique qui doit être attentive à l’effet produit par l’œuvre en fonction d’un certain nombre de paramètres comme l’horizon d’attente du lecteur, la part inconsciente de sédimentation déposée dans la tradition, la fonction communicationnelle et les modes d’appropriation résultants de choix conscients du lectorat. Jauss rompt ainsi avec les taxinomies fixistes et restitue l’œuvre dans une dynamique toujours ré-ouver-

17. TOUCHARD, Jean. *Histoire des idées politiques*. Paris: Puf, 1962 et 1963, t. 1 et t. 2, avec la collaboration de Louis Bodin, Pierre Jeannin, Georges Lavau, Jean Sirinelli.

18. DUPRONT, Alphonse. Problèmes et méthodes d’une histoire de la psychologie collective, *Annales E.S.C.*, 1961, p. 3-11.

19. JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*, (1967), Paris, Gallimard, 1978, p. 19.

te par de nouvelles lectures: “On ne peut prétendre étudier vraiment l’histoire de la réception des œuvres que si l’on reconnaît et admet que le sens se constitue par le jeu d’un dialogue, d’une dialectique intersubjective.”<sup>20</sup>

Cette intersubjectivité assumée qui représente dans l’histoire intellectuelle un horizon majeur d’exploration nous conduit vers la manière dont Ricoeur définit une perspective capable d’articuler l’exercice d’une conscience critique dans l’héritage kantien et celui d’une herméneutique adossée à la tradition.<sup>21</sup> Il préconise en effet de définir une démarche qui induit un renoncement, celui d’une position de surplomb, afin de faire valoir les divers moments de l’interprétation dans ce qu’il qualifie d’herméneutique critique.<sup>22</sup> En premier lieu, il convient de ne plus considérer la distanciation comme une simple déchéance ontologique, mais comme un moyen indispensable, une condition même de l’acte interprétatif. En second lieu, l’herméneutique doit renoncer à “la dichotomie ruineuse, héritée de Dilthey, entre expliquer et comprendre.”<sup>23</sup> Il faut donc aller toujours plus loin dans le processus d’objectivation, jusqu’au point d’affleurement d’une sémantique profonde, et instaurer ainsi une dialectique qui réunisse vérité et méthode. Enfin, la compréhension ne doit plus être un simple transport d’une subjectivité dans un texte, mais l’exposition d’une subjectivité au texte. Elle implique donc une critique de la conscience fautive, telle que la préconise Habermas lorsqu’il confère à la critique des idéologies une dimension méta-herméneutique.

De son côté, le pôle critique doit recevoir du pôle herméneutique de quoi l’enrichir et permettre une articulation des deux démarches. L’herméneutique rappelle que la critique n’est ni première ni dernière et qu’elle s’appuie toujours sur la réinterprétation des héritages culturels, sur des traditions revisitées, métamorphosées en traditionnalités actives. Dévoilement progressif du sens et construction de l’objet vont de pair. Le projet d’émancipation que souhaite incarner la démarche critique d’Habermas doit donc commencer par une réinterprétation du passé, une “reprise créative des héritages culturels.”<sup>24</sup> L’herméneutique selon Ricoeur est singulière dans la mesure où elle renonce au vieux rêve romantique d’unification des interprétations en une seule et unique herméneutique englobante. Ricoeur montre la pluralité irréductible des conflits interprétatifs. Ce conflit des interprétations révèle la pluralité des modes de questionnement qui induisent des argumentations ayant leur légitimité régionale spécifique. Il y a simplement plusieurs façons de lire un texte d’action ou littéraire. Ainsi, le mythe d’Oedipe peut faire l’objet de deux lectures tout aussi convaincantes: celle, régressive, de

●  
DOSSE, François.  
De l’histoire des idées à  
l’histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

20. Ibid., p. 246.

21. RICOEUR, Paul. Herméneutique et critique des idéologies. In: CASTELLI, E. (éd.), *Démythisation et Idéologie*. Paris: Aubier, 1973. p. 25-64; repris dans *Du texte à l’action*. Paris: Le Seuil, 1986. p. 333-377.

22. Ibid., p. 362.

23. Ibid., p. 367.

24. Ibid., p. 375.

●  
 DOSSE, François.  
 De l'histoire des idées à  
 l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
 v. 24, n. 2, p. 13-28,  
 2003.

Freud qui y voit l'expression de ce qui précède notre expérience, le complexe d'Oedipe, et la lecture de Sophocle, pour lequel le mythe exemplifie la tragédie de la vérité, laquelle suppose de passer par une série de stades initiatiques. Ouverte sur le futur, cette seconde lecture n'accorde pas une importance majeure au parricide ni à la violation de l'interdit de l'inceste.

Une telle approche permet de dépasser l'inventaire doxographique d'opinions doctrinales égrenées dans le temps qui réduit l'histoire des idées à une simple succession rhapsodique d'un certain nombre d'idées. Par le double mouvement qu'elle implique avec le moment de critique pour authentifier, démythologiser, et par ailleurs ensuite le moment d'appartenance et de réappropriation du sujet impliqué qui reconstruit du sens pour soi, cette démarche se garde de l'aporie à vouloir neutraliser le temps ou autrui.

La double difficulté de l'histoire intellectuelle est de penser ensemble la restitution d'une pensée pour elle-même dans sa logique singulière, dans son moment d'énonciation, dans son contexte historique précis d'apparition, sans délaisser le message qu'elle porte à travers le temps jusqu'à notre actualité, ce en quoi elle nous parle de notre contemporanéité. C'est cette tension indispensable qui se trouve au cœur de la controverse autour de la lecture de Hobbes entre l'école de Cambridge représentée par Quentin Skinner et les thèses exprimés par le philosophe Yves-Charles Zarka. Même si l'expression de leurs thèses se donne comme antagonistes, il est pensable de tenir ensemble ces deux pôles de lecture. D'un côté, l'attention contextuelle de Skinner insiste sur la formation de Hobbes,<sup>25</sup> sur le milieu humaniste dans lequel il se trouve plongé, sur ses sources cicéroniennes qui permettent d'éclairer l'émergence de la *Scientia Civilis*. Il privilégie la place des débats de l'époque qui portent sur la rhétorique et notamment le rejet de la figure de redescription qui permet de substituer une réalité à une autre et qui est qualifiée de "paradiastole."<sup>26</sup> Skinner insiste aussi sur le contexte précis d'écriture du *Léviathan* entre 1649 et 1650, c'est à dire en un moment où le roi d'Angleterre est exécuté, la monarchie abolie et la République proclamée sans chambre des Lords, soit le "Hobbes historique" qu'entend nous restituer Skinner: "Ce qui m'a fasciné chez Hobbes, ... la genèse de la théorie: d'où vient-elle, comment a-t-elle surgi, quelle en a été la force motrice, quels en ont été les mobiles, qu'est-ce qui l'a conduit à lui donner le caractère qu'on lui connaît ?"<sup>27</sup> Cette lecture de Hobbes par Skinner, comme celle de Machiavel par Pocock<sup>28</sup> participent à ce que l'on a qualifié de "linguistic turn" qui a permis de dynamiser toute une histoire des concepts en resituant historiquement leur usage.<sup>29</sup> Ce regain d'intérêt dans le

25. SKINNER, Quentin. *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Hobbes*. Cambridge: Cambridge University Press, 1996.

26. Voir: LESSAY, Franck. Skinner lecteur de Hobbes: le contextualisme confondu. *Commentaires*, v. 19, n. 73, printemps 1996, p. 213-222.

27. SKINNER, Quentin. Comment lire Hobbes ?, dans *Le Débat*, n. 96, septembre-octobre 1997, p. 120.

28. POCOCK, John C.A. *Le moment machiavélien*. Paris: Puf, 1997.

29. Voir: GUILHAUMOU, Jacques. De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels. *Genèses* 38, mars 2000, p. 105-118; L'histoire des concepts: le contexte historique en débat. *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, n. 3, mai-juin 2001.

monde anglo-saxon pour l'histoire des concepts prolonge la fécondité de la sémantique historique telle que la pratique Reinhart Koselleck en Allemagne.<sup>30</sup> D'un autre côté, Yves-Charles Zarka valorise le futur du passé, se faisant le défenseur d'une spécificité de l'objet philosophique qu'il convient de saisir comme tel.<sup>31</sup> Il se définit comme antihistoriciste: "Il ne s'agit en aucune façon pour moi d'appeler à la philosophie contre l'histoire, mais de m'opposer à une certaine interprétation de l'histoire de la pensée: celle qui consiste à réduire le sens d'une œuvre au contexte immédiat de son élaboration, comme si ce contexte ne devait pas, comme le texte, être lui-même reconstruit à partir des éléments dont nous disposons aujourd'hui. Loin de me séparer d'une perspective historique, mon intention est au contraire d'opposer l'histoire à l'historicisme."<sup>32</sup>

On peut considérer que la manière dont Jean-Claude Perrot définit les voies d'une histoire intellectuelle de l'économie politique prend en compte cette double dimension en s'attachant non seulement à l'histoire des doctrines économiques au plan de leur contenu, mais aussi dans leur mise en relation avec les états matériels des sociétés qui les ont vu naître. L'histoire intellectuelle "mobilise par conséquent toutes les traces disponibles du passé. Cet enrichissement documentaire modifiera de proche en proche le partage qui s'opère, presque à notre insu, entre les réalités et les représentations."<sup>33</sup> Il analyse par exemple comment les physiocrates ont gagné la partie au XVIII<sup>e</sup> siècle grâce à leur plus grande maîtrise des codes sociaux de la communication, déployant alors des stratégies sophistiquées et efficaces de conquête par l'isolement de leurs adversaires. L'étude de ces stratégies, ainsi que celle des institutions qui les portent, est donc un observatoire privilégié de cette histoire intellectuelle qui doit concilier, selon Jean-Claude Perrot, l'orientation philologico-historique telle que l'a défini Vico et l'horizon de quête d'un langage universel tel que le conçoit Condorcet, définissant ainsi un espace intersticiel, un entre-deux à l'équilibre instable.

## Dépasser l'alternative: internalisme/externalisme

On peut donner avec Carl Schorske une définition très ample de ce que peut être l'histoire intellectuelle: "L'historien cherche à situer et à interpréter l'œuvre dans le temps et à l'inscrire à la croisée de deux lignes de force: l'une verticale, diachronique, par laquelle il relie un texte ou un système de pensée à tout ce qui les a précédés

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

30. Voir: KOSELLECK, Reinhart.  
*Le Futur passé: contribution à la  
sémantique des temps historiques*,  
(1979), Paris, EHESS, 1990; *L'ex-  
périence de l'histoire*. Paris: Hau-  
tes Etudes/Gallimard/Le Seuil,  
1997.

31. ZARKA, Yves-Charles. *Hob-  
bes et la pensée politique moder-  
ne*. Paris: Puf, 1995.

32. ZARKA, op. cit., p. 110-111.  
Voir aussi: ZARKA, Yves-Char-  
les. *Comment écrire l'histoire de  
la philosophie?* Paris: Puf, 2001.

33. PERROT, Jean-Claude. *Une  
histoire intellectuelle de l'écono-  
mie politique XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*,  
Paris: EHESS, 1992, p. 10.



●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

dans une même branche d'activité culturelle... l'autre, horizontale, synchronique, par laquelle l'historien établit une relation entre le contenu de l'objet intellectuel et ce qui se fait dans d'autres domaines à la même époque.<sup>34</sup> Tirant les enseignements du moment structuraliste, Schorske conjugue à la démarche diachronique celle, synchronique, de la logique endogène d'un moment, d'une coupure dans le temps saisie à partir de sa transversalité. La volonté de tenir ensemble ces deux dimensions serait l'objet même de l'histoire intellectuelle en tant que visée. La définition que donne Robert Darnton de l'histoire intellectuelle est tout aussi ambitieuse: "L'histoire des idées (l'étude des pensées systématiques, généralement dans les traités philosophiques), l'histoire intellectuelle proprement dite (l'étude des pensées informelles, des courants d'opinion, et des tendances littéraires, l'histoire sociale des idées), et l'histoire culturelle (l'étude de la culture au sens anthropologique, incluant les visions du monde et les mentalités collectives).<sup>35</sup>" A juste titre, Darnton préconise un bouquet multidimensionnel dans lequel il fait travailler ensemble la logique propre aux idées, celle de la vie intellectuelle et la politique culturelle, considérant donc cette histoire, non comme un domaine à part, mais comme la composante d'une histoire totale des formes de la pensée et de ses pratiques.<sup>36</sup>

Comme le conçoit Roger Chartier, une telle conception implique de ne pas transformer les objets intellectuels en "objets naturels". Moins que des objets, ils doivent être envisagés à partir des procédures d'objectivation. La notion même de réel s'en trouve alors déplacée. C'est moins la réalité visée par le texte qui est objet d'étude que "la manière même dont il la vise, dans l'historicité de sa production et la stratégie de son écriture."<sup>37</sup>

Cette indétermination renvoie à cet entrelacs nécessaire entre une démarche purement internaliste qui ne prend que la logique endogène du contenu des œuvres, des idées et une démarche externaliste qui se contenterait d'explications purement externes, contextualisées des idées. L'histoire intellectuelle ne me semble féconde qu'à partir du moment où elle pense ensemble les deux pôles, dépassant cette fausse alternative. Une histoire intellectuelle qui s'arrêterait au seuil des œuvres, se tenant à l'écart de leur interprétation, privilégiant les seules manifestations externes de la vie intellectuelle serait à la fois réductrice et appauvrissante. Comment peut-on pratiquer l'évitement du travail intellectuel lui-même avec ses œuvres et ses enjeux? Certes, pour définir un espace propre à cette histoire intellectuelle, celle-ci a peut-être dû dans un premier temps privilégier l'approche externaliste, pour des raisons de visibilité et d'émancipation par rapport à la traditionnelle histoire des idées,

34. SCHORSKE, Carl. *Vienne, fin de siècle*, (1979). Paris: Le Seuil, 1981. p. 13.

35. DARNTON, Robert. Intellectual and Cultural History. In: CHARTIER, Roger. *L'histoire au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*. Paris: Albin Michel, 1998. p. 28.

36. DARNTON, Robert. *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*. Paris: Laffont, 1985; *Gens de lettres, gens du livre*. Paris: Odile Jacob, 1990.

37. CHARTIER, op. cit., p. 58.

mais il convient aujourd'hui de rentrer plus avant à l'intérieur du contenu même des enjeux de la vie intellectuelle qui ne se limite pas à l'aspect réactif des clercs vis-à-vis d'événements qui leur sont extérieurs.

Ce ne sont pas des mécanismes de causalité qui peuvent émerger d'une approche à la fois internaliste et externaliste, mais plus modestement la mise en évidence de corrélations, de simples liens possibles à titre d'hypothèses entre le contenu exprimé, le dire d'une part et l'existence de réseaux, l'appartenance générationnelle, l'adhésion à une école, la période et ses enjeux, de l'autre. L'historien dispose d'un atout face à ces difficultés d'élaboration d'une histoire intellectuelle, grâce à sa capacité à mettre en intrigue, à construire un récit complexe qui permette cette mise en corrélation, tout en préservant l'indétermination et le caractère probabiliste des hypothèses avancées.

L'indétermination épistémologique convient à cet entrelacs de relations propres au champ intellectuel qui engagent les individus dans des relations d'imbrication inextricables entre la défense de leurs valeurs, celle de leurs intérêts bien compris, mais aussi, et j'oserai dire surtout, dans une dimension subjective d'affectivité très intense, fluctuante au gré des amitiés et inimitiés ressenties. Compte-tenu de ces imbrications entre théorie, écriture, affect dans toute histoire intellectuelle, l'objet que fût par exemple pour moi le structuralisme, n'a donc pas été ni présupposé en tant que méthode ou idéologie, ni corrélé mécaniquement à des macro-déterminations historiques classiques, (du type: la conjoncture politique, les forces sociales...). Programme, concept, idéologie, méthode, paradigme, projet, pôle de ralliement, génération, "effet de mode", le structuralisme a été tout cela à la fois; un "écheveau délicat à démêler, si on n'en repère pas les moments, les courants, les enjeux.<sup>38</sup>" La question posée a été moins: "Qu'est-ce que le structuralisme?" que: "Quand et comment le structuralisme s'est mis à fonctionner comme objet historique?". Cet objet a été appréhendé comme irréductible à son seul contexte d'apparition comme à ses seuls contenus explicites. Cet exercice de mise en intrigue m'a permis de sortir du jeu des déterminations en dernière instance de la sophistique althussérienne ainsi que du schéma de "l'autonomie relative" de l'instance intellectuelle. La pluralité des déterminations émerge du mouvement même d'exposition, soit à l'intérieur même du récit historique qui devient instituant de son objet. Par ailleurs, la prise en compte de la réception vise à contourner l'illusion selon laquelle il suffirait de partir de l'intention de l'auteur et du contenu de ce qu'il signifie, car l'histoire intellectuelle est aussi bien faite de ce contenu explicite que

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

38. DOSSE, François. *Histoire du structuralisme*. Paris: La Découverte, 1991. t. 1, p. 460.

●  
 DOSSE, François.  
 De l'histoire des idées à  
 l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
 v. 24, n. 2, p. 13-28,  
 2003.

des contresens qu'il suscite, ainsi que des réappropriations successives qui sont faites ultérieurement. Comme le signifiait déjà dans les années 30 Léon Robin, les doctrines philosophiques exercent encore davantage leur influence par les contresens dont elles sont l'occasion que par leur contenu attesté.<sup>39</sup>

A partir de mes objets de recherches: l'histoire d'une école, celle des historiens français des *Annales*,<sup>40</sup> de l'histoire d'un paradigme,<sup>41</sup> et d'itinéraires biographiques: Paul Ricoeur<sup>42</sup> et Michel de Certeau,<sup>43</sup> je conçois avant tout l'histoire intellectuelle comme une mise à l'épreuve des schémas réducteurs d'explication qui sont tous dans l'incapacité d'appréhender des aspects aussi hétérogènes, contingents dans une même nasse explicative. Elle constitue donc une véritable cure d'amaigrissement des arguments explicatifs. Certes, un certain nombre de connecteurs, de médiations sont nécessaires pour en rendre compte, mais ils ne peuvent être que des médiations imparfaites qui laissent échapper une bonne part de ce qui fait le sel de l'histoire intellectuelle.

Cette histoire intellectuelle, prise en étau entre les logiques diachroniques de l'histoire des idées et celles, synchroniques, des cartographies et coupes socio-culturelles, est un domaine incertain, un entrelacs entre la pluralité des approches possibles et la volonté de redessiner les contours d'une histoire globale. A cette tension s'ajoute la proximité avec la sociologie et avec la philosophie sur un objet peu distinct de ces deux disciplines. Mes publications portent la marque de cette "indétermination épistémologique"<sup>44</sup> que je postule comme un principe heuristique dans le domaine de l'histoire intellectuelle, en consonance avec la manière dont Jean-François Sirinelli définit l'histoire intellectuelle comme une école de la complexité.<sup>45</sup>

Certes, un certain nombre de connecteurs sont nécessaires pour rendre compte d'un matériau par définition hétérogène. Un certain nombre d'entre eux sont déjà utilisés depuis un moment et ont démontré leur capacité d'élucidation. La thèse soutenue par Jean-François Sirinelli a permis de montrer en quoi la notion de génération est opérationnelle à l'intérieur d'une histoire intellectuelle. Il y décrit l'itinéraire d'un groupe, celui de jeunes nés autour en 1905, élèves dans les années 1920 des classes préparatoires de l'ENS: Hypokhâgnes et Khâgnes: Sartre, Aron, Lévi-Strauss, Merleau-Ponty, mais aussi Canguilhem, Cavailles, Lautman. Jean-François Sirinelli voit en cette génération la première qui va se lancer dans un engagement actif dans les combats de son temps, alors que jusque-là une telle attitude restait de l'ordre de l'exceptionnel. Il rompt donc avec le mythe d'un engagement intellectuel qui ne se serait pas démenti depuis la prise de position de Zola lors de la l'Af-

39. ROBIN, Léon. L'histoire et la légende de la philosophie. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1935, p. 161-175.

40. DOSSE, François. *L'histoire en miettes. Des Annales à la nouvelle histoire*. Paris: La Découverte, 1987. Rééd. Presses-Pocket, 1997.

41. DOSSE, François. *Histoire du structuralisme*. Paris, La Découverte, 1991 et 1992, t. 1 et t. 2. Rééd. Coll. "Biblio-Essais", Hachette, 1995.

42. DOSSE, François. *Paul Ricoeur, les sens d'une vie*. Paris: La Découverte, 1997. Rééd. La Découverte-poche, 2001.

43. DOSSE, François. *Michel de Certeau, le marcheur blessé*. Paris: La Découverte, à paraître sept. 2002.

44. Comme l'a remarquablement analysé Christian Delacroix, *Essais psychanalytiques*, n. 18, automne 1992, p. 211-215.

45. SIRINELLI, Jean-François. Eloge de la complexité. In: RIOUX, Jean-Pierre; SIRINELLI, Jean-François. (dir.). *Pour une histoire culturelle*. Paris: Le Seuil, 1997. p. 433-442.

faire Dreyfus et il met en même temps en évidence l'impact de l'événement historique sur la vie intellectuelle. Le tournant qui conduit à l'engagement en ces années de l'entre-deux-guerres et plus précisément les années trente correspond à un phénomène générationnel, celui de la génération de 1905 qui "si elle n'est pas la génération de la guerre, elle est la génération des effets différés de la guerre."<sup>46</sup> Le primat de l'histoire est donc bien là avec cette prévalence de l'événement traumatique de la première guerre mondiale.

Le second connecteur permettant une reconstitution de cette histoire intellectuelle est l'étude des milieux, des réseaux de sociabilité dans lesquels ce milieu évolue. Parmi ces lieux privilégiés, il y a ce que Jean-François Sirinelli qualifie de structures élémentaires de la sociabilité: les revues qui sont les armatures du champ intellectuel, sites très précieux pour analyser l'évolution des idées en tant que lieux de fermentation intellectuelle et de relations affectives, comme l'a montré Michel Winock dans son histoire de la revue *Esprit*.<sup>47</sup> L'étude sociale des intellectuels se double donc d'une mise en évidence de leurs réseaux de sociabilité et "devrait s'articuler avant tout autour de la triade recrutement-reconnaissance-stratification."<sup>48</sup> Le second observatoire est constitué par les manifestes et autres pétitions qui permettent au milieu de se compter sur une protestation, et représente donc un bon sismographe pour l'historien. En troisième lieu, l'étude des réseaux permet la restitution des micro-climats singuliers. Cette approche a l'avantage de se défaire des mécanismes de causalités simples, de faire valoir la complexité et la contingence et donc de se défaire de l'idée bourdieusienne de sociabilité sur la seule base stratégique d'optimisation des intérêts et de conquête de pouvoir, car bien d'autres paramètres entrent en jeu. Ainsi, à la lecture en terme d'intérêt, on peut substituer une approche qui valorise l'étude du champ intellectuel comme champ magnétique, notamment autour du concept d'affinité élective, comme le réalise Michael Löwy. Il est plus efficace pour rendre compte des réseaux de sociabilité.<sup>49</sup> Ce concept avait déjà été utilisé par Max Weber dans une perspective sociologique pour décrire les rapports entre doctrines religieuses et les *ethos* économiques.<sup>50</sup> Il ne s'agit ni d'une détermination causale ni du jeu des influences, mais plus simplement d'une certaine analogie structurelle, d'un mouvement de convergence, d'une attirance réciproque, de confluences actives qui se retrouvent entre calvinisme et capitalisme. D'où le rapport d'affinité élective qu'étudie Michael Löwy entre rédemption religieuse et libération sociale au cœur de la culture allemande au début du XX<sup>e</sup> siècle qui se traduit par un rapport internalisé entre tradition messianique et utopie libertaire chez les juifs d'Europe centrale,

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

46. SIRINELLI, François. *Génération intellectuelle: Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*. Paris: Fayard, 1988. p. 641.

47. WINOCK, Michel. *Histoire politique de la revue Esprit, 1930-1950*. Paris: Le Seuil, 1975.

48. SIRINELLI, Jean-François. Les élites culturelles. In: RIOUX; SIRINELLI, op. cit., p. 292.

49. LÖWY, Michael. *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*. Paris: Puf, 1988.

50. WEBER, Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris: Plon, 1964.

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

comme c'est le cas avec la revue *Jude* (1916-1924) dirigée par Martin Buber, avec la collaboration de Rosenzweig, Schölem, Kafka et Ernst Simon.

De cette pertinence de la notion de sociabilité témoigne le *Cahier* de l'IHTP consacré à l'étude de certains "lieux" comme les salons de la Belle Époque, les cafés littéraires ; de certains "milieux" comme celui de l'entourage de Jacques Maritain ou des Francs-Maçons; et de quelques "médiateurs" du monde de l'édition.<sup>51</sup> On partagera avec Michel Trebitsch son opposition à une vision du champ intellectuel comme un champ de bataille totalement structuré autour de stratégies conscientes à partir desquelles les intellectuels ne se regrouperaient que pour des raisons de reconnaissance, de gain en légitimité et de prise de pouvoir. Si l'on postule une autonomie du champ intellectuel avec les rites et les règles spécifiques à une sociabilité intellectuelle, celles-ci relèvent plutôt d'un champ magnétique très composite et de plus fluctuant dans le temps, ce qui exige un regard d'historien. Plutôt qu'à la notion bourdieusienne de champ, l'usage historique de la notion de sociabilité intellectuelle s'inspire des travaux innovants de Maurice Agulhon avec son concept clé de sociabilité.<sup>52</sup> Définie par Agulhon comme une aptitude à vivre en groupe et à consolider les groupes par la constitution d'associations volontaires la notion de sociabilité a permis d'ouvrir un vaste terrain nouveau à la recherche, qu'illustre la parution récente d'*Histoire vagabonde*<sup>53</sup> qui regroupe une vingtaine d'articles de la période 1968 à 1987. Insatisfait par l'histoire politique traditionnelle, Maurice Agulhon scrute au plus profond les fondements du civisme et du républicanisme au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Derrière les lois et la scénographie de la caste politique, il met en valeur une circulation plus souterraine, celle qui entretient un rapport d'adhésion à toute une démonstration de la foi républicaine autour d'une statuaire spécifique, d'inscriptions et de fontaines qui permettent le rassemblement et l'expression d'une ferveur collective.

L'autre source suggestive de la définition de la sociabilité pour une histoire intellectuelle est d'ordre sociologique et peut trouver matière à inspiration du côté de Simmel et de sa distinction entre une notion de socialisation qui renvoie au lien social au sens général et une sociabilité qui procède d'une double autonomisation vis-à-vis de l'intérêt d'une part et de la forme par rapport au contenu de l'existence sociale concrète. La sociabilité se détache alors de son substrat, de son terreau pour accéder au niveau de l'esthétique: "Elle se comporte par rapport à sa concrétion déterminée par les contenus à la manière de l'œuvre d'art par rapport à la réalité."<sup>54</sup> Véritable jeu, la sociabilité relève d'une forme ludique d'existence,

51. RACINE, Nicole; TREBITSCH, Michel. (dir.) *Cahiers de l'IHTP. Sociabilités intellectuelles*, cahier n. 20, mars 1992.

52. AGULHON, Maurice. *La République au village*. Paris: Le Seuil, 1979.

53. AGULHON, Maurice. *Histoire vagabonde*. Paris: Gallimard, 1988. 2 v.

54. SIMMEL, Georg. *Sociologie et épistémologie*. Paris: Puf, 1981. p. 124.

d'une légèreté de l'être dégagé du règne des nécessités. Mais elle présuppose un espace public dans lequel se côtoient des personnes supposées égales. Pour Simmel, la sociabilité trouve donc son fondement dans l'univers démocratique, celui de l'espace public au sens kantien. Cet espace est conflictuel car la dimension individuelle peut entrer en contradiction avec les exigences collectives au plan des valeurs et de leur régulation. Le conflit introduit de la dynamique à partir de pratiques différenciées et l'on suivra ici le point de vue de Denis Pelletier qui considère cette approche comme "susceptible de dépasser à la fois l'usage purement descriptif du concept, centré sur l'énumération raisonnée de ses lieux et supports, et le risque de dissoudre dans l'analyse des *formes* de l'engagement la différence entre les *contenus* qu'il se donne."<sup>55</sup> Dans cette perspective qui valorise l'émergence d'un espace public, Michel Trebitsch suggère même de remonter un peu plus loin dans l'histoire pour retrouver les formes modernes de la sociabilité intellectuelle, non plus au XIXe siècle, mais jusqu'à la "République des lettres" du XVIIIe siècle. Étudiée par Daniel Roche,<sup>56</sup> elle est le moment où les interventions avant-gardistes permettent de penser ensemble les "lieux" et "réseaux" avec l'émergence d'un espace public moderne: "Il n'y a pas de milieu intellectuel sans existence sinon d'un espace public du moins du modèle de l'espace public."<sup>57</sup> L'étude de ces réseaux de sociabilité dans le champ intellectuel fait apparaître l'importance de la question des valeurs et invalide donc les études en simples termes de maximisation d'intérêt. On partagera donc la mise en garde de Philippe Dujardin lorsqu'il évoque les risques encourus par un usage exclusif en terme de réseaux de sociabilité de "décontextualisation politique et idéologique qui conduirait notamment à ignorer ou négliger les "courants de pensée" que les intellectuel ont vocation à promouvoir."<sup>58</sup>

J'ai pu moi-même mesurer l'efficacité de cette notion de sociabilité dans sa dimension affective et en tant qu'expression de valeurs communes, donc bien éloignée des schémas utilitaristes, lorsque je restituais par exemple le milieu strasbourgeois autour de la revue *Esprit* dans les années cinquante,<sup>59</sup> et bien évidemment la communauté des Murs blancs où se situe encore le domicile de Paul Ricoeur.<sup>60</sup> De la même manière, dans mon enquête sur l'itinéraire de Michel de Certeau, je retrouvais ces lieux de sociabilité constitutifs d'un esprit commun, d'une solidarité de pensée et d'une fraternité comme la communauté jésuite de la rue Monsieur.<sup>61</sup>

Une autre direction de recherche, non contradictoire, de l'histoire intellectuelle est définie par Roger Chartier. Née d'une critique de l'histoire des mentalités et de la prise en compte de la

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

55. PELLETIER, Denis; RACINE, Nicole; TREBITSCH, Michel. (dir.) *Cahiers de l'IHTP, Sociabilités intellectuelles*, op. cit., p. 37.

56. ROCHE, Daniel. *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: Fayard, 1988.

57. TREBITSCH, op. cit., p. 19.

58. DUJARDIN, op. cit., p. 23.

59. Voir: DOSSE, François. Une fraternité confessante: *Esprit à Strasbourg*. In: \_\_\_\_\_. *Paul Ricoeur, les sens d'une vie*. Paris: La Découverte, p. 161-169. cap. 16.

60. Ibid., chapitre 27, "Les Murs blancs: la communauté personnaliste", p. 263-271.

61. Voir: DOSSE, François. Ces messieurs de la rue Monsieur. In: \_\_\_\_\_. *Michel de Certeau, un marcheur blessé*. Paris: La Découverte, à paraître sept 2002. cap. 10.

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

complexité propre à l'étude des représentations par rapport aux catégories socio-professionnelles, elle se veut attentive aux ressources du récit, au "monde du texte."<sup>62</sup> Il s'attache à étudier les divers modes d'appropriation des textes à partir des supports, des points d'ancrage institutionnels et de l'étude des pratiques socialement différenciées. Cette perspective met en question le découplage classique entre dominants et dominés pour faire place à des pratiques éclatées traversant souvent les stratifications sociales. La notion d'appropriation selon Chartier n'est pas vraiment une reprise de ce qu'entend par là Michel Foucault lorsqu'il ne la considère que comme une procédure d'assujettissement et de confiscation. Elle n'est pas non plus un équivalent de la démarche herméneutique: "L'appropriation telle que nous l'entendons vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent."<sup>63</sup> Chartier attribue de ce fait une grande importance aux supports matériels de la vie intellectuelle qui en conditionnent l'efficacité. C'est ainsi qu'il aura dirigé avec Guglielmo Cavallo une histoire de la lecture.<sup>64</sup> A cette attention à la restitution des supports matériels, il ajoute une prise en compte des grands basculements historiques qui conditionnent le cadre même de la vie intellectuelle, comme celui qui se produit à l'époque moderne: "C'est ainsi à partir des divisions instaurées par le pouvoir (par exemple entre le XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle entre raison d'Etat et conscience morale, entre patronage étatique et liberté du for intime) que doivent être appréciées l'émergence d'une sphère littéraire autonome comme la constitution d'un marché de biens symboliques et des jugements intellectuels ou esthétiques."<sup>65</sup> Cette orientation doit beaucoup à Michel de Certeau qui a étudié les pratiques quotidiennes d'appropriation dont la caractéristique est d'être éphémères, instables et sans lieux.<sup>66</sup> Dans les travaux d'historicisation des modes d'approche des lecteurs, des supports de la lecture, la position de Certeau est particulièrement suggestive. Chartier et Cavallo partent d'ailleurs dans leur étude d'histoire de la lecture de la distinction certalienne entre la pratique du braconnage des lecteurs et celle d'une écriture cumulatrice: "Michel de Certeau établit une distinction fondamentale entre la trace écrite, quelle qu'elle soit, fixée, durable, conservatrice, et ses lectures, toujours dans l'ordre de l'éphémère, de la pluralité, de l'invention. Il définit ainsi le projet de ce livre, écrit à plusieurs mains, qui repose sur deux idées essentielles. La première est que la lecture n'est pas déjà inscrite dans le texte, sans écart pensable entre le sens assigné à celui-ci (par son auteur, son éditeur, la critique, la tradition, etc.) et l'usage ou l'in-

62. CHARTIER, Roger. Le monde comme représentation. *Annales, E.S.C.*, n. 6, nov. déc. 1989, p. 1505-1520.

63. *Ibid.*, p. 1511.

64. CHARTIER, Roger; CAVALLO, Guglielmo (dir.) *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris: Le Seuil, 1997.

65. *Ibid.*, p. 1518.

66. CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien, Arts de faire*. Paris: UGE, 10/18, 1980. t. 1.

interprétation qui peut en être fait par ses lecteurs. La seconde reconnaît qu'un texte n'existe que parce qu'il est un lecteur pour lui donner satisfaction.<sup>67</sup>

Certeau a donné à la quotidienneté un statut privilégié, car c'est là que se déploient les pratiques culturelles des non-producteurs. Il insiste sur la notion d'appropriation dans la mesure où les dispositifs ont des effets différents suivant les diverses techniques et pratiques de réappropriation. Les tactiques sont proliférantes, s'insinuant partout, mais elles n'ont ni lieu propre ni de protection contre l'usure du temps. Elles doivent saisir les opportunités, les occasions fortuites. Elles sont relatives au caractère fugitif de l'instant. La tactique ne peut viser quelque position de pouvoir ni de retrait. Elle est donc tout entière dans sa dynamique, dans un mouvement perpétuel, condamnée au coup par coup: "Ce qu'elle gagne ne se garde pas. Ce non-lieu lui permet sans doute la mobilité, mais dans une docilité aux aléas du temps... Elle y braconne. Elle y crée des surprises. Il lui est possible d'être là où on ne l'attend pas. Elle est ruse. En somme, c'est un art du faible."<sup>68</sup> L'enquête réalisée par Certeau sur les pratiques quotidiennes s'est donnée pour objet de restituer ces manières de "faire avec", ces tactiques non assignables qui déploient leurs logiques à l'intérieur même des stratégies mises en place par les producteurs pour habiter, cuisiner, circuler, lire... A l'insistance de l'époque sur les logiques du signe, sur l'enfermement dans des codes, Certeau a opposé la perspective d'une pragmatique rappelant que le discours ne vaut que par son effectuation, proposant même une analogie entre des stratégies discursives qui se situeraient du côté de la langue et des tactiques qui relèveraient de l'acte de parole.

Un vaste chantier d'investigation s'ouvre à de nouvelles convergences entre l'histoire de la pensée et l'histoire tout court. Comme l'écrit Marcel Gauchet: "Une autre histoire intellectuelle est possible que celle qui s'est écrite jusqu'il y a peu, une histoire attentive à la participation de la pensée à l'événement sans rien céder sur l'analyse de la pensée."<sup>69</sup> Le contexte actuel des sciences humaines, propice à un tournant réflexif et historiographique<sup>70</sup> peut en effet favoriser l'épanouissement de cette nouvelle histoire intellectuelle ni internaliste ni externaliste: "Nous avons la chance de nous trouver au moment où un double désenclavement devient possible, qui va relativiser un partage dont le caractère contre-productif apparaît désormais des deux côtés. Il est possible d'inscrire les œuvres dans l'histoire sans rien sacrifier de leur lecture interne, en ajoutant au contraire à leur intelligibilité interne."<sup>71</sup>

●  
DOSSE, François.  
De l'histoire des idées à  
l'histoire intellectuelle.  
*Mimesis*, Bauru,  
v. 24, n. 2, p. 13-28,  
2003.

67. CHARTIER; CAVALLO, op. cit., p. 7.

68. CERTEAU, op. cit., p. 61.

69. GAUCHET, Marcel. L'élargissement de l'objet historique. *Le Débat*, n. 103, janvier-février 1999, p. 141.

70. Voir: DOSSE, François. *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*. Paris, La Découverte, 1995. Rééd. La Découverte-poche, 1997.

71. GAUCHET, op. cit., p. 143.